

# Lettre du citoyen Mulard au président David félicitant le gouvernement révolutionnaire, en annexe de la séance du 11 pluviôse an II (30 janvier 1794)

Jacques Louis David

---

**Citer ce document / Cite this document :**

David Jacques Louis. Lettre du citoyen Mulard au président David félicitant le gouvernement révolutionnaire, en annexe de la séance du 11 pluviôse an II (30 janvier 1794). In: Tome LXXXIV - Du 9 au 25 pluviôse An II (28 janvier au 13 février 1794) pp. 104-105;

[https://www.persee.fr/doc/arcpa\\_0000-0000\\_1962\\_num\\_84\\_1\\_34404\\_t1\\_0104\\_0000\\_1](https://www.persee.fr/doc/arcpa_0000-0000_1962_num_84_1_34404_t1_0104_0000_1)

---

Fichier pdf généré le 15/05/2023

## IV

[Le c<sup>n</sup> Mulard à David, présid. de la Conv; Fort National, 22 niv. II] (1)

« Depuis quelque tems le peuple français vole de victoire en victoire; partout les esclaves du despotisme fuient devant les généreux enfants de la liberté; du nord au midi, de l'orient à l'occident, l'étendard tricolore fait pâlir les tirans. Mais tu sais que la fortune est inconstante surtout quand elle n'est fixée par la sagesse et la vertu; nouvelle Circé, elle enivre par des succès les hommes qu'elle veut perdre; la perfidie ne les élève aussi haut que pour rendre leur chute plus terrible. C'est ce que nous avons éprouvé dans les champs de la Belgique, à la trop fameuse déroute d'Aix-la-Chapelle; qu'il t'en souviennes, c'est là que l'intrigue et la corruption enchaînèrent le génie victorieux de la liberté et imprimèrent à la Révolution un mouvement rétrograde en lui formant une barrière des cadavres sanglants de plus de cinquante mille de ses deffenseurs. Mais telle est l'emprise de la vérité sur le mensonge, qu'il semble que les obstacles la fasse briller d'un éclat plus séduisant aux yeux des mortels, et que de cette lutte qui devait l'anéantir, elle sorte triomphante et plane sur la terre. Dieu de la liberté, c'est à toi que je m'adresse, fais qu'instruits par nos malheurs, ne prenant désormais pour guide que la sagesse et l'expérience, nous choissions la route qui conduit à une victoire exempte de revers; fais que les Français républicains ne fléchissent le genou que devant les autels; qu'ils se dépouillent pour toujours de cet engouement qui creusa sous nos pas l'abîme des maux dans lesquels nous sommes tombés l'année passée, c'est le vœu sincère que je forme.

Et, toi David, permets que je te fasse part de mes sollicitudes, non seulement comme ami, puisque tu as bien voulu m'honorer de ce titre, mais comme Législateur; en cette dernière qualité tu auras l'indulgence d'accueillir les réflexions d'un ami sincère de la vérité qui n'a d'autre but en te retraçant nos malheurs passés et la source d'où ils ont découlés, que de te mettre en garde contre les faux patriotes, qui abusent journellement de ce titre respectable pour entraver la course du char de la Révolution, soit en exagérant les principes, soit en affectant un modérantisme qui dans un sens contraire n'est pas moins nuisible au succès de la liberté. Le temps, père de l'expérience, grave dans le livre de l'histoire du monde les événements qui font époque, il le tient sans cesse ouvert sous les yeux des mortels pour les instruire par le passé de ce qu'ils doivent faire à l'avenir; eh bien jette les regards sur les annales, tu y verras que la campagne dernière, nos succès ne furent pas moins brillants; il semblait que nos ennemis ne se présentaient que pour nous faire cueillir de nouveaux lauriers et rendre par leurs défaites multipliées le triomphe de la liberté plus éclatant; déjà le Rhin formait les limites qui nous séparaient de l'Allemagne; la Hollande tombait sous nos efforts; elle échappait pour toujours à la puissance statoudérienne; son or, ses flottes

nombreuses devenaient la proie du vainqueur et, dans ces circonstances favorables, l'Angleterre n'aurait pas eu l'audace de s'opposer à un torrent qui, infailliblement l'aurait entraîné dans son cours rapide; en un mot, la position de la France au dehors était telle qu'elle ne reconnaissait d'autres bornes que le Rhin, les Pyrénées, les Alpes et la mer; quelles sont donc les causes qui nous ont fait perdre en quinze jours les fruits de la plus brillante campagne; par quelle fatalité la victoire nous fut-elle arrachée; est-ce un dieu ennemi qui sema parmi nous la terreur et nous fit teindre de notre sang les mêmes champs dans lesquels nos soldats avaient, peu de temps avant, chassé devant eux ces vils troupeaux d'esclaves; non, la liberté avait secondé nos efforts, et la victoire les avait couronnés tant que nous en fûmes dignes; nous cessâmes d'être libres au moment où les patriotes aveuglés par le charlatanisme de l'infâme Dumouriez oublièrent que la surveillance est la sauvegarde du peuple... au moment où nous plaçâmes sur l'autel de la patrie des hommes qui ne tardèrent pas à en devenir les oppresseurs. Ce peuple, grand et terrible dans l'adversité, ce peuple que l'Europe conjurée n'avait pu subjuguier, engourdi par ses succès, tombait de lui-même affaibli sous le poids de ses lauriers et laissant flotter au hasard les rênes du gouvernement dont s'emparèrent quelques intrigants; encor un pas... ç'en était fait de la Liberté; des généraux perfides, des administrations corrompues et ce que la postérité aura peine à croire, une partie de la représentation sacrifiait à leur ambition l'immortelle gloire de régénérer une grande nation; cette formidable coalition s'enveloppant du manteau du patriotisme, durcit, dans l'ombre des plus noires intrigues, les chaînes dont elle voulait accabler le peuple; elle semait adroitement les victoires sur le chemin par lequel elle le menait pas à pas au despotisme... Les hypocrites, pour le mieux tromper, ne lui laissaient de la liberté que le mot, tandis qu'ils le privaient de ses droits les plus sacrés, qu'éblouis par la possession de ce fantôme, il laissait échapper au loin la réalité. Cependant les conjurés ne perdaient pas de tems et poursuivaient l'exécution de leur projet. Leurs mesures étaient si bien prises qu'ils s'applaudissaient du succès. Tout devait éclater au même instant et embraser les quatre coins de la France; nos frontières envahies pas nos ennemis extérieurs, au dedans le hideux fanatisme, élevant déjà son front audacieux, franchissait à grands pas nos départements et secouait sur son passage les torches de la guerre civile. C'est lui qui rassembla non loin de Paris une armée qui semblait la menacer. C'est lui qui dans Lyon leva l'étendard de la rebellion et fit renaître, pour les aristocrates de Toulon, l'espérance de rétablir le trône sur les débris de la liberté. Le mal était à son comble et le peuple ne sortait pas de sa léthargie; encor un moment, c'en était fait et la France n'offrait à l'œil du voyageur qu'un vaste tombeau. Mais la liberté qui veillait sur le sort de ses enfants ne les abandonna pas dans des circonstances aussi critiques. La Société des jacobins, ce fanal de l'opinion publique qui dans son sein avait conservé le feu sacré dont l'étrincelle ranima dans l'âme de tous les bons Français l'amour ardent de la patrie, porta courageusement le flambeau de la vérité dans le dédale obscur où se tramait la destruction de

(1) F<sup>17A</sup> 1009<sup>A</sup>, pl. 3, p. 1810.

notre pays. Les traîtres déconcertés voyant leurs complots découverts et ne pouvant supporter la lumière, cherchèrent leur salut dans la fuite, mais partout poursuivis et atteints par la vengeance nationale, ils tombèrent sous le fer vengeur des loix... Ainsi périrent tous les traîtres. Etourdis par ce grand coup, il ne fallait pas leur laisser le temps de se reconnaître, et c'est ce que firent les patriotes de la Montagne qui, semblable au mont Sinai, fit sortir du milieu des foudres une constitution républicaine qui annonça aux Français le retour du bonheur; un gouvernement révolutionnaire provisoire fut organisé jusqu'à ce que le sol de la liberté soit purgé de cette horde de brigands qui, de toutes parts, le souillaient par leur présence. Les gens suspects furent arrêtés. Le Comité du salut public, investi de tous les pouvoirs, devint bientôt la terreur des aristocrates et des modérés à l'intérieur, et l'effroi de nos féroces ennemis à l'extérieur, dont il arrêta les progrès que leur avait facilités la trahison.

Je termine sur cet objet et finis par tracer l'analyse des travaux du Comité. Je vois, en un court espace, l'armée de Buzot dispersée et le fédéralisme abattu, Lyon tomber et la coalition du Midi entraînée dans sa chute, Toulon, le repaire de la plus noire perfidie, en devenir le tombeau; l'armée de la Moselle, par ses mesures vigoureuses, reprendre l'ascendant que doivent avoir des républicains qui défendent leurs foyers sur des esclaves qui ne combattent que pour river les chaînes qui les lient aux pieds de la tyrannie; la reprise des lignes de Lauterbourg et de Wissembourg, la levée du siège de Landau et l'entrée de nos fiers soldats sur le territoire ennemi, la prise de Spire, les victoires remportées par l'armée du Nord sous les remparts de Maubeuge et de Dunkerque, la ruine totale des brigands de la Vendée et la mort des grands conspirateurs: tous ces événements s'accablent les uns sur les autres dans l'espace de deux mois, et nous présagent un dénouement conforme aux vœux des amis de la liberté.

Sans doute que le Comité a bien mérité de la patrie; mais que tant de succès ne ralentissent pas notre surveillance... Toi surtout, David, éclaire toutes ses démarches et souviens toi que la cause qui a failli nous faire perdre la liberté, c'est la confiance aveugle que nous avons toujours eu envers les agents du gouvernement républicain; non pas que j'appelle le soupçon sur le Comité, loin de moi cette coupable pensée, je mets une grande différence entre le soupçon et la surveillance; cette dernière est, je le répète, la sauvegarde du peuple et un droit sacré qui, tant qu'on l'exécute au milieu de nous, fixera la liberté pour laquelle nous combattons tous les jours. Ce n'est que par l'oubli de ses droits que le Monde est asservi; qu'il en reprenne l'exercice et tous les trônes s'écrouleront et écraseront sous leur débris les êtres couronnés qui prétendent que le ciel les a faits naître exprès pour asservir les nations. Tout pouvoir, dans un état quelconque, tire son origine du peuple, et le grand objet de tout gouvernement est le bien public. En partant de ces bases fondamentales, n'a-t-on pas raison de soutenir que tous les agens ayant été nommés par le peuple sont responsables envers lui de leur conduite dans leurs fonctions et amovibles à sa volonté. Il est sacré ce droit de résister à un gouvernement oppressif, c'est-à-dire

celui par lequel il est opprimé. Faire du bonheur public la mesure du bien en tout ce qui a rapport à la Société et au gouvernement, c'est non seulement la règle la plus raisonnable et la plus naturelle, mais elle jouit encor de l'avantage d'être la plus facile de toutes dans son application; mais encor un moment et cette morale ne sera plus ignorée des nations.

David, sois la sentinelle du peuple, dévoile les intrigues qui tendraient à le priver de ces droits sacrés que la nature nous a donnés et que l'ignorance seule nous avaient ravis; que son bonheur soit la boussole qui dirige ta marche dans la carrière politique; veilles sur la conduite des agents publics, fais qu'on ne confie la conservation de la liberté qu'en des mains pures et dignes d'elle. Sache que fille du ciel descendue parmi nous, elle ne veut à son culte que des âmes vertueuses. Etend aussi tes vues sur l'instruction publique et pénétre-toi bien de cette vérité que, là où il n'y a pas de bonnes mœurs, il ne peut y exister une République. Eh! comment pourrait-elle germer dans des cœurs encore amollis et dégradés par le crime. Au contraire, ce n'est guère qu'en pratiquant l'exercice des vertus que l'âme acquiert cette force, cette énergie qui fait les grands hommes; c'est du milieu d'une cour corrompue qu'est sorti Brutus, vengeur de son pays, et tant d'autres dont les noms glorieux nous sont transmis par l'histoire. Elles n'ont produit pour la honte du genre humain que ces courtisans souples et rampants animés de respect superstitieux pour les rois et fiers de l'obéissance servile qu'ils disent annoblir tout ce qu'elle touchait; telle est la différence des sentences tirées sans doute de la différence de l'éducation, que la position qui inspire l'idée de la fierté à ces valets de cour n'offre à un Républicain que celle de la bassesse. Il rougirait du culte d'idolâtrie rendu à un de nos semblables il est fier de se sentir homme parmi les hommes. Le gouvernement change, il faut que les mœurs se régèrent; c'est la base fondamentale sur laquelle doit porter l'édifice républicain. Et cependant jusqu'à cette heure, les notes nationales n'ont point encor paru dans les départements où il est de la plus grande nécessité de les organiser pour étouffer les restes du fanatisme, surtout dans les campagnes où les habitans ont besoin de quelque chose qui remplace la religion catholique: Que la philosophie penche dans la chaumière du malheureux cultivateur, qu'elle l'aide à supporter les rigueurs de sa position. Au moment où j'écris, j'apprends que tu es président de la Convention... Courage David... n'oublie jamais le peuple.

Depuis la reprise de Toulon, Mrs les Anglais ne paraissent plus dans nos murs... ils sont consternés. Je te recommande Mr. Pitt et ses compatriotes...

Adieu. Salut et fraternité.»

MULARD.

Je me recommande à toi et te prie d'employer le moment que les affaires publiques te laissera libre pour me donner des notions sur cette clique des Philipeautins dont parlent les journaux.

Ton rapport sur la fête en mémoire de nos victoires vient d'arriver, il me paraît fort beau et digne, non seulement de celui qui l'a conçue, mais aussi du peuple pour qui elle fut faite.